

Mais qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de toi ?

Parentalité, pédagogie et politique

Par Philippe Godard

La parentalité, au fond, n'est qu'un concept politique. Elle se propose – mais sans l'annoncer clairement – de cerner le rôle des parents dans ce système, en l'étendant en réalité jusqu'à l'ensemble des adultes en tant que coresponsables de l'éducation des jeunes. En effet, les parents sont considérés comme les « premiers éducateurs » de leur propre enfant parce qu'ils interviennent les premiers dans sa vie et que ce sont eux qui passent le plus de temps avec lui ; cependant, ils ne sont pas toujours « premiers » par leurs qualités. Certains les possèdent sans aucun doute, ces qualités de la famille « suffisamment bonne » comme disait Donald Winnicott, mais d'autres en sont à peu près totalement dépourvus.

Élever nos enfants, certes, mais dans quel but ? L'ensemble des parents, bons ou mauvais, que vont-ils pouvoir en faire, de leur enfant : le profiler ou l'encourager à la liberté ? Le contrôler afin qu'il se coule dans le courant dominant et s'y sente bien, ou l'accompagner dans son émancipation afin qu'il construise sa vie, y compris si cela signifie pour lui le risque, voire la souffrance, de ne pas être conforme ? Question pédagogique et politique à la fois, qui n'est pas la seule zone d'ombre de cette notion de parentalité.

Émancipation ou aliénation ?

« Que va-t-on faire de toi, notre enfant ? » Ce « on », devons-nous le comprendre comme représentant les seuls parents qui se soucient de leur petit, se font du souci pour lui ? Ou devons-nous l'écrire en majuscules et suivre ainsi Fernand Deligny pour lequel le « ON » représente cette instance de pouvoir qui nous fait aimer notre servitude volontaire ? Il faut alors traduire : « Qu'est-ce que *la Société* va bien pouvoir faire de toi ? » La parentalité serait la nouvelle forme de Pouvoir exercé sur tous les domaines de la vie de l'enfant via l'éducation transmise et imposée par les parents, avec l'aide des organismes prônant la « parentalité » comme axe du bien-être de la famille.

La question de la parentalité se révélerait alors comme un piège, un concept-valise dans lequel nous pouvons faire entrer des questions cruciales quant à l'avenir de notre société... les « faire entrer »... ou les évacuer ? En effet : qui parle aujourd'hui de la parentalité comme d'un concept d'abord et avant tout politique ?

Il ne s'agit pas ici de nier le rôle des parents, mais de l'analyser en termes de guidage ou de profilage, voire de colonisation de la vie de l'enfant par les normes sociales en vigueur. Aujourd'hui plus encore que dans les années 1970 nous semble-t-il, la vie de l'enfant est « colonisée ¹ » par des valeurs qui lui sont imposées et sur lesquelles il n'a pas le choix de discuter. La première d'entre elles est l'inclusion sociale par le travail, pudiquement désignée comme la « valeur travail », qui gangrène désormais la quasi-totalité du système scolaire puisque tout est organisé, dès le CP, pour la réussite dite scolaire, en réalité l'inclusion la plus douce possible dans un monde du travail conçu comme l'alpha et l'oméga de toute réalisation de soi : sans travail, pas d'argent ; sans argent, pas de vacances, pas de culture, pas de vie facile, pas de réussite en un mot. Et pour avoir un « bon » travail, un travail bien rémunéré, rien de mieux que de réussir ses études ², à défaut d'être « fils ou fille de », c'est-

à-dire issu d'une famille possédant le capital économique et symbolique qui ouvre les portes des strates élevées du pouvoir ³.

Le problème n'est pas de démonter ce schéma école-travail parce qu'il serait plutôt inefficace, puisqu'au contraire il fonctionne. En effet, tout est organisé dans la vie de l'enfant pour qu'il intériorise la réussite à l'école comme marchepied vers la réussite au travail, jusqu'à l'acceptation que son échec éventuel dans cette course sera objectif et, donc, justifié. Ce qui cloche, c'est de limiter la vie de l'enfant à l'apprentissage de la vie adulte, et de conditionner la réussite dans la société à la réussite d'un parcours professionnel. Nous nous situons là dans la même sphère totalitaire que celle qui préside à l'organisation de la fabrique d'épingles chère à Adam Smith ⁴. L'économiste montra que l'efficacité est atteinte par la division du travail, mais il s'inquiétait aussi de la « division de l'individu » qu'elle entraîne. Car des individus performants au travail, dans les conditions actuelles requises pour la productivité, sont des travailleurs qui n'interviennent que sur une petite partie du processus, qui n'ont aucune vision d'ensemble. Pour le dire en d'autres mots, marxistes : ce sont des travailleurs aliénés et engagés dans un processus d'intense réification. Celle-ci pouvant se définir comme la substitution des rapports entre les êtres par des rapports entre des rouages d'un système, nous dirions volontiers d'une « mégamachine ⁵ ». Où est la place de l'enfant dans un tel schéma de société ? Faut-il le former à cette société-là et, dès le plus jeune âge, lui faire accepter la « division de son être » entre le moi performant et le moi auto-réprimé, qui seul sait s'intégrer à la société ?

Le geste d'Hector comme archétype de la parentalité ?

L'absence de lien entre éducation et émancipation étonne. Nous entendons parler d'éducation, nationale ou spécialisée, sans que sa finalité en soit questionnée. À son tour, la parentalité, qui pourrait se définir comme l'art d'exercer le métier de parent dans l'ensemble de ses aspects éducatifs, nous questionne sur ses buts ultimes. Élever l'enfant, mais vers quel avenir pour lui ?

Dans *l'Iliade*, Hector, le héros troyen, est l'archétype de l'homme qui assume à la fois ses rôles de chef, de guerrier et de père. Lorsqu'il rejoint son épouse Andromaque avant de retourner au combat, il veut prendre son fils dans ses bras, mais le petit Astyanax est effrayé par l'aspect de son père, par l'airain de son casque et le panache qui le surmonte, qui s'agite au-dessus de lui. Alors qu'Hector s'apprête à aller affronter un terrible ennemi, c'est à une scène familiale tendre et simple à laquelle nous assistons. Astyanax « fait rire son père et son auguste mère, et le brillant Hector, enlevant aussitôt son casque étincelant, le pose sur le sol. Il embrasse son fils, le berce dans ses bras. ⁶ » Puis le héros, soulevant son fils au-dessus de lui, s'adresse aux dieux : « Zeus et vous, tous les dieux, faites que mon enfant, comme moi, se distingue entre tous les Troyens, qu'il se montre aussi fort, et que sur Ilios il règne avec puissance ! Et qu'un jour, quelqu'un dise, en le voyant, vainqueur, revenir du combat : "Il est plus valeureux encore que son père." ⁷ »

Être père, être parent, c'est vouloir que son enfant s'élève encore plus haut que soi. Ou plutôt c'était, à l'ère d'Homère, ce que tout parent – ou en tout cas tout père – pouvait souhaiter et espérer pour son fils. Mais des siècles et des siècles sont passés, et la paternité est entrée en crise. Sans y insister, il suffit de penser aux bouleversements intenses que la vision chrétienne a apportés dans la conception du père, tout-puissant certes mais pour prôner, pour l'essentiel, la soumission à l'ordre « juste » issu d'un autre Père encore plus

puissant, Dieu lui-même. Nous avons oublié l'idéal d'« élévation » qu'annonçait le geste d'Hector – même si l'idéal incarné par le geste du héros troyen envers son fils ne correspond pas à proprement parler à une émancipation au sens où nous l'entendrions aujourd'hui.

Très brève histoire d'un concept

Bien plus près de nous, mesurons tout ce que la révolution industrielle, les guerres et la crise économique ont entraîné depuis deux siècles : une dévalorisation du rôle du père dans un premier temps, des deux parents désormais, incapables d'assurer à coup sûr à leur enfant un avenir digne, bien au contraire, dans l'univers d'incertitudes qui est le nôtre ⁸.

Au cours des dernières décennies, tout s'accélère : la parentalité succède, en tant que concept, à des évolutions paradoxales tant au niveau du droit que de la politique. Les éducateurs ont d'abord été sommés d'être les substituts des parents défaillants ; puis les parents se sont hissés au cœur des dispositifs sociaux, cette fois au détriment des éducateurs – et de l'enfant –, avant que ce soit l'enfant lui-même qui se trouve un temps l'objet de toutes les attentions ; désormais, c'est plutôt le fait même de *pouvoir* devenir parent qui semble déterminant, par exemple dans les débats sur la procréation médicalement assistée ou la gestation pour autrui, qui mettent au cœur non l'enfant, mais *le désir d'enfant* – ce qui est tout différent. La politique nouvelle autour de la parentalité doit-elle dès lors être analysée comme une façon de remettre un coup de balancier dans l'autre sens, ou comme une tentative d'équilibrer enfin le système enfant-parents-éducateurs, en prenant en compte toute personne intervenant dans cette « constellation éducative » qui opère autour de l'enfant ? Il n'est pas facile d'en décider, car les universitaires, les travailleurs sociaux ou les représentants de l'État qui s'expriment tirent à hue et à dia...

Quoi qu'il en soit, tentons une très brève rétrospective. Le mot « parentalité » est encore inconnu des dictionnaires des années 1990 ; dans les années 2000, le Petit Larousse le définit comme la simple « fonction de parent, notamment sur les plans juridique, moral et socioculturel ». Aujourd'hui, il se recense plus de 2,5 millions de sites web qui emploient ce mot en français, mais à peine quelques dizaines de milliers pour les mots anglais *parentcraft* et *parentality*, qui seraient les deux équivalents. Ce nouveau concept comblerait-il un vide typiquement français ? Et alors : quel vide s'agit-il de combler, et surtout pourquoi ?

La première définition officielle remonte, semble-t-il, à 1997 et à celle qu'en donne le ministère de l'Emploi et de la Solidarité de l'époque : « Ensemble des savoir-être et savoir-faire affectifs, techniques, intellectuels et sociaux que les hommes et les femmes doivent mettre en œuvre pour éduquer les enfants. » Notons que la formule évoque des « hommes » et des « femmes », non pas des « pères et mères » ou des « parents » ; le flou règne d'emblée. Passons quelques années, et écoutons Claude Martin, auteur de nombreux ouvrages sur cette question : « ... la volonté des pouvoirs publics et de certains cercles d'intervenants, de contrôler, encadrer et/ou guider les pratiques parentales est ancienne ; [...] le contexte sociopolitique est crucial pour apprécier le sens à attribuer à ces pratiques et interventions. On perçoit ainsi les équilibres qui se cherchent entre préservation de la vie privée, résistance à la tendance tutélaire de l'Etat et besoin de défendre un enjeu collectif et d'intérêt général, ou bien encore les hésitations et arbitrages entre logique de prévention, d'éducation et logique de protection, voire logique répressive ⁹. » Quant à Gérard Neyrand, sociologue et l'un des principaux auteurs sur cette question, il conclut ainsi son intervention à un colloque tenu en 2017 : « On se rend compte ainsi que ce à quoi est confronté le bébé

d'aujourd'hui, et le bébé à venir, c'est la question du renouvellement des normes sociales et de leur rapport au politique. Pour reprendre un slogan des années 1970, le bébé aussi est politique ! ¹⁰ »

C'est dire qu'à partir d'une définition de base très simple, la parentalité comme désignant tout ce que les parents sont censés mettre en œuvre pour assurer le bien-être de leur enfant (tel que cerné par la Convention Internationale des Droits de l'Enfant, ce qui inclut donc ses droits à la santé, au jeu, à l'éducation, etc.), nous sommes passés à des idées tellement complexes que nous avons largement débordé le cadre de la famille pour en arriver à des injonctions qui traversent l'ensemble du corps social : « les hommes et les femmes ».

La notion s'est vidée de tout sens pratique sans trouver pour autant la moindre issue de secours politique : les intervenants dans le débat, sans doute à leur corps défendant, ont en effet abouti à ce que ce soit l'ensemble de la société qui se retrouve face à un vide politique, une incapacité à définir des « normes » ou même un simple consensus autour de l'enfant. Sujet pourtant central lorsqu'on évoque l'avenir.

Un échec

La parentalité est pour nous, en tant que concept fourre-tout, l'aveu d'un échec. Revenons à Donald Winnicott, qui affirmait : « ... médecins et infirmières en savent beaucoup sur le côté physique de la grossesse, de l'accouchement, et de la santé corporelle du nourrisson au cours des premiers mois de son existence. Pourtant, ils ne savent pas, au moment des premières tétées, comment faire se rencontrer la mère et le bébé parce qu'il s'agit d'un sujet délicat qui dépasse les règles et les préceptes. C'est seulement la mère qui peut savoir comment agir. D'une manière universelle, l'intervention de ceux qui, par ailleurs, sont considérés comme des spécialistes, provoque de la détresse au moment même où la mère commence à découvrir la manière d'établir un contact avec son bébé. [...] Ce dont les parents ne cessent d'avoir besoin, c'est de comprendre les causes cachées, mais ils n'ont pas besoin de conseils et d'instructions quant à leur manière d'agir. Il faut aussi qu'ils aient la possibilité de faire des expériences, et même des erreurs, ce qui leur permet d'apprendre ¹¹. »

La parentalité est une usine à gaz ou un arbre masquant la forêt. Cette forêt est la déshérence dans laquelle évolue notre société, dont les individus sont pris dans des injonctions paradoxales jusqu'à la contradiction. Réussir sa vie, c'est s'enrichir, être un bourreau de travail, changer de voiture, de maison, de piscine ou de conjoint plusieurs fois au cours de son existence, et au milieu de tout cela, avoir des enfants. Mais le soin des enfants ne passe pas par cette sorte de frénésie dont le but ultime serait de dépasser la frustration par la consommation aliénée de tout.

Nous pourrions citer ici une multitude d'exemples, depuis tout ce qui touche à l'accélération du temps social ¹² jusqu'aux critiques de l'école les plus fondées ¹³, mais nous laissons le soin au lecteur de tracer son propre canevas critique. Il est plus fondamental d'insister sur ce qui, désormais, devrait être mis en exergue : qu'il s'agisse des bébés, des enfants ou de leurs parents, qu'il s'agisse de ma famille ou de mes voisins, des Français, des Européens ou du reste des humains, tous ces individus ont sans doute besoin de ce qui fait la base de l'existence humaine, simplement humaine. Nous ne sommes pas tous d'accord sur cette base, c'est une évidence, et il n'y a donc pas consensus entre nous sur ce qu'est, au fond, une simple vie humaine. Il est dès lors grand temps de comprendre que le dissensus, notre

simple capacité à débattre des idées mais à laisser vivre les individus comme ils l'entendent, est le vrai sens ultime d'une démocratie authentique. Le dissensus, car reconnaître la possibilité d'un désaccord, c'est cela au fond admettre les différences.

Si le respect des autres était une vraie valeur partagée dans cette société, partagée au sens fort c'est-à-dire élaborée et fondée en commun, collectivement, alors les parents non « suffisamment bons » eux-mêmes, se sentant enfin écoutés, cesseraient, sauf cas pathologiques, de maltraiter leurs enfants. Seuls les parents pathologiques devraient être accompagnés et aidés, certes, mais gardons-nous bien de qualifier de pathologique tout ce qui s'écarte peu ou prou de la prétendue normalité : des cas pathologiques existent sans aucun doute, mais la notion de parentalité, en voulant tracer des cadres à l'éducation des enfants, fustige comme pathologique tout ce qui s'en écarte.

Quant aux parents suffisamment bons, comme le disait Winnicott, ils n'ont que faire de conseils venus d'en-haut, sauf s'ils les demandent. Laissons-les libres d'élever leur enfant comme bon leur semble, et cessons d'intervenir tous azimuts dans les tâches les plus intimes et les plus sublimes aussi de la vie d'un être vivant : transmettre le futur au sein d'une espèce biologique.

Notes

1. Nous reprenons ici le terme qu'utilise Gérard Mendel dans *Pour décoloniser l'enfant*, Payot, 1971.
2. Voir notre propre ouvrage, *Au travail les enfants !*, Homnisphères, Paris, 2008.
3. Comme l'avait montré la célèbre étude de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, publiée il y a un demi-siècle et dont l'actualité ne se dément guère...
4. Telle est l'une des thèses développées dans son ouvrage clé, *Recherches sur les causes et la nature de la richesse des Nations*, publié en 1776. Smith montre que, dans une fabrique d'épingles, si l'on divise le travail entre des ouvriers spécialisés dans tel geste précis plutôt que d'en confier la réalisation intégrale à chacun des travailleurs, on augmente considérablement la productivité, mais on appauvrit tout autant la vie des travailleurs cantonnés à un geste simple répété des milliers de fois, ôtant ainsi tout intérêt à leur travail et les conduisant, à terme, à l'ennui – et dirions-nous aujourd'hui à la dépression ou au burn out. La notion d'aliénation, dans un sens beaucoup plus politique, est largement développée par Herbert Marcuse dans *L'Homme unidimensionnel* (Minuit, Paris, 1965).
5. Pour reprendre l'idée de Lewis Mumford, exprimée dans *The Myth of the Machine*, 1964, ouvrage clé dans lequel l'auteur analyse l'émergence de l'actuelle « mégamachine », qu'il fait remonter à la fin du Moyen Âge, avec les développements technologiques qui, il y a un demi-siècle déjà, annonçaient les pires théories totalitaires actuelles, notamment le transhumanisme.
6. *Iliade*, VI, vers 466 et suivants, traduction de Robert Flacelière, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1955.
7. *Idem*.
8. Sur toutes ces questions de la paternité et de la parentalité à notre époque, voir l'essai passionnant d'un psychanalyste jungien, Luigi Zoja : *Le Père. Le geste d'Hector envers son fils*, Les Belles Lettres, Paris, 2015 – l'ouvrage porte un tout autre titre, beaucoup plus explicite, en italien : « Le geste d'Hector : Préhistoire, histoire, actualité et disparition du Père ». Cet essai est à rapprocher d'un des livres culte, mais oublié, de mai 1968 : *La révolte contre le père. Une introduction à la sociopsychanalyse*, de Gérard Mendel (Payot, 1968).
9. « Le soutien à la parentalité : une nouvelle politique en Europe », in *Politiques sociales et familiales*, n° 118, décembre 2014, p. 9-22.

10. « Le bébé et les affiliations : une dynamique évolutive », in *Bébé sapiens. Du développement épigénétique aux mutations dans la fabrique des bébés*, Actes du colloque tenu à Cerisy-la-Salle en 2017, éditions Érès, 2017, p. 195.
11. *L'Enfant et le Monde extérieur*, Payot, 1957, p. 18-19.
12. Selon le titre de l'essai d'Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2013.
13. Par exemple, *Pour décoloniser l'enfant*, de Gérard Mendel, cité en note 1.